

Avant-propos

La présente édition de *Néron* intervient à l'occasion d'une série de lectures publiques données début 2005 par Mme Marie-Véronique RABAN et M. Bertrand MONBAYLET, de la Compagnie du Marchepied.

Je ressens cette impression, fréquente semble-t-il chez de nombreux auteurs, de voir paraître à destination du public une œuvre dont je me suis quelque peu éloigné avec les ans. Telle est peut-être la loi du décalage temporel entre la création de l'œuvre et sa diffusion.

En tout cas, les objectifs que je poursuivais en écrivant *Néron*, voici quatorze ans, restent d'actualité. Il s'agissait alors particulièrement, à mes yeux, d'affirmer face aux lecteurs, aux spectateurs et à moi-même, la possibilité d'écrire une pièce en vers dans la France de la fin du XX^{ème} siècle – qui plus est, en respectant la règle classique des trois unités de lieu, de temps et d'action. On le voit, il y avait dans cette entreprise quelque chose d'un exercice de style. *Néron* ne saurait cependant s'y réduire : j'ai voulu y développer non un simple pastiche des pièces classiques, mais l'expression d'un véritable théâtre poétique. *Le Coin de table*, revue trimestrielle de la Maison de poésie, publiée d'ailleurs dans son numéro de début 2005, avec des extraits de *Néron*, un article de ma plume relatif à ce dernier sujet.

Je souhaitais aussi aller vers un public plus large que celui auquel s'adressent généralement les revues et

recueils de poésie. Ce dernier propos peut faire sourire ; cependant, espérer amener au théâtre en vers un nombre de spectateurs supérieur aux minces phalanges des lecteurs de poésie contemporaine m'apparaissait et m'apparaît toujours comme un projet rationnel. Je conserve également l'espoir de tirer de *Néron* un opéra, et invite tout compositeur intéressé par un tel projet à se mettre en relation avec moi. J'ai solfié certaines ébauches de partitions, que les conditions techniques d'impression n'ont malheureusement pas permis de faire figurer dans le présent volume.

Voici quelques remarques formelles, enfin, sur le texte qui suit.

La présente édition ne contient pas les variantes composées en vue des lectures publiques effectuées par Mme RABAN et M. MONBAYLET. Je respecte les règles de la prosodie classique hormis l'une d'elles, qui concerne l'e muet après une voyelle, en principe suivi d'une voyelle. J'écris ainsi :

Pourquoi l'avoir tuée ? *Parle*, quel fut son crime ?

et non, par exemple :

Pourquoi l'avoir tuée ? *Alors*, quel fut son crime ?

ainsi que le demanderait l'application automatique d'une règle en constante atténuation depuis le Moyen-Age, et qui ne correspond plus à la langue d'aujourd'hui. Je l'ai donc non simplifiée mais inversée, considérant qu'il existe un hiatus dans le second cas, habituellement considéré comme le seul régulier.

Jean HAUTEPIERRE

Personnages

Néron, empereur de Rome.

Sa conscience.

La vestale.

Sénèque, philosophe et ancien précepteur de Néron.

Pétrone, écrivain et ami de Néron.

Pison, noble romain.

Balbillus, mage de la cour impériale.

Tigellin, confident de Néron.

Milichus, affranchi de Scévinus.

Le chœur ; le cortège de Balbillus ; les conjurés ; des gardes ; le chœur des Furies ; les chanteurs d'hymnes ; un messager ; les porteurs de torches ; le carillon des colosses.

La scène est à la Maison d'Or, palais de Néron à Rome.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

NERON, SA CONSCIENCE, LE CHŒUR

*Au début, la scène est dans l'obscurité.
Musique. Puis, le coq chante.*

LA CONSCIENCE

Pourquoi l'avoir tuée ? Parle, quel fut son crime ?
Même, s'il en fut un, quelle fut sa victime ?
Pourquoi par tant d'horreur avoir voulu charger
Ton âme d'un remords que rien ne peut lasser ?

NERON

*Son visage apparaît tout à coup au milieu d'un
cercle de lumière : c'est le premier rayon du soleil qui se
lève.*

Elle a conçu Néron.

(Musique)

 Tout ce qui m'entourne
 Est tout ce que je hais.
 Je veux que plus personne
Et plus rien ne demeure au jour où je parais ;
Que jamais, jamais plus nul ne voie mon visage,
Ni moi, ni moi surtout ! Ah ! Brise ces miroirs !

Et que finisse enfin sur le dernier rivage
Ma courte vie marquée du sceau des anges noirs.

LA CONSCIENCE

Non, tu ne connaîtras que ma lumière grave
Et je te poursuivrai jusque dans les Enfers,
Car tu seras mon seul, mon éternel esclave,
Au cœur rongé, cherchant dans tous les univers
Le repos ! Le repos ! Que tu ne trouveras !
Tu verras le brouillard, toujours, dans ton délire,
Et la pourpre du sang précéder chaque pas ;
A ta place, un démon dans l'onde qui se mire...
Je clamerai partout ton crime le plus bas !
Et je ferai pour toi descendre du tonnerre
Les sombres grondements qui ne cesseront plus,
Et les Furies qui vont parmi toute la terre
Te briseront sans fin de leurs cris éperdus !

NERON

O toi, moi-même et l'envers de moi-même,
Ombre jetant sur mes rêves l'effroi !
Double dont les mots et la face blême
Et le regard ne sont qu'un reproche suprême !
J'y cherche un autre, et je ne vois que moi !
Ce que je fus, ce que je voulus être...
Hélas, hélas ! Les heures m'ont changé
Et rien, depuis sa mort, ne m'a plus soulagé
D'une affreuse douleur dont je suis ravagé,
A toi-même, à moi-même, à Néron même traître !

LE CHŒUR

Claquez, fouets !
Brûlez,

Torches ardentes des Furies !
Et poursuivez Néron de hargnes infinies !
Sans larmes et sans peurs qu'il ne s'endorme plus,
Sans soupirs et sans cris qu'il ne s'éveille plus,
Qu'il n'ait plus de repos ! Que jusque dans ses rêves
De sinistres clameurs le martèlent sans trêves
Et que jamais, jamais, ne cesse le remords,
A chaque heure, cruel, autant que mille morts !

NERON

NON !

Faudra-t-il toujours errer dans la tourmente,
Sous le fracas confus des malédictions,
Et voir toujours le spectre usé d'une gisante,
D'autres encor, dont résonnent les noms,
Toujours, toujours !

O dieux, est-ce ma vie ?

LA CONSCIENCE

Sans doute.

NERON

O toi, dont je ne suis que l'ombre sur la voûte,
Le lourd néant qui bée sous l'étoile du nord...
O toi, ma conscience qui m'accables,
Qui mêles à leurs chants tes mots impitoyables,
Respecte le sommeil d'une âme qui s'endort,
Ne parle plus : leurs voix peuvent bien te suffire
Si pour l'éternité tu cherches à me nuire ;
Ne les entends-tu pas ?

LA CONSCIENCE

Je les entends,
Et je te parle encore !
Et je te poursuivrai jusqu'aux derniers instants,
Car il faut que le mal soi-même se dévore :
Il n'est rien de plus juste, il n'est pires tourments.
Que sont auprès des miens les rôles des Furies,
Que sont-ils auprès de tant d'heures infinies
Que tu passes, livré, seul, à ton seul effroi,
Puisque je te maudis et puisque je suis toi ?
Ce n'est encore assez des voix que tu courrouces,
Pour ton vil parricide elles seraient trop douces !

J'ai bien d'autre fureur
Qui te brise le cœur
Ou le gonfle de haine,

Jusqu'aux halètements
Livides et sanglants
Qui glacent chaque veine ;

Tu ne peux me tromper,
Tu ne peux m'échapper,
Tu ne peux me distraire :

Je n'ai nulle pitié,
Je ne suis que clarté,
L'omnisciente lumière !

NERON

Non, non ! Ne parle plus, je ne t'écoute plus,
Je ne t'écoute plus...

Je ne t'écoute plus !!

Tu dois t'en retourner sur les bords inconnus
Du Styx, ou je ne sais de quelle sombre rive
D'où je t'oublierai mieux, malheureuse plaintive,
Puisque je t'oublierai !

LA CONSCIENCE

Tu ne m'oublieras pas ;
Moi seul, je peuplerai tes jours mornes et las.

LE CHŒUR

Comment peut-on s'échapper à soi-même ?
Comment sortir de ce combat suprême ?
Faut-il, avec mille plaintes sans nom,
Mille bontés, trouver quelque pardon ?
Est-ce possible ? Ou bien, par les pires errances,
Se vautrer dans la joie des ivresses immenses ?
Comment, comment, comment, comment ?

NERON

Oui, comment ?
Comment les réparer, ces cruelles blessures,
Ces crimes échappés de mes paroles dures,
Et le râle, les cris, le corps inanimé
Des morts que j'ai connus et qui m'ont trop aimé ?
Le pourrai-je ? Il faudra que peut-être j'immole
Plus d'un rêve glorieux qui me fut une idole,
Que je renonce au mal qui me berce déjà...
Alors, du moins, l'ardeur de ta haine cruelle,
Admirant tant d'effort, ne s'apaisera-t-elle ?
Qu'en sera-t-il ? Réponds !

LA CONSCIENCE

Je serai toujours là.
Si tu deviens meilleur, tu pourras moins encore
Te soulager de maux que rien ne pourra clore,
Car ils sont sans retour, comme tes actions.
Seulement, plein d'horreur quand tonneront les noms
De tes victimes, pâle, ivre des heures vaines,
Tes bontés chaque fois te seront moins certaines,
Et dans un tel effroi tu trouveras l'ardeur
De répandre partout les bienfaits de ton cœur.

NERON

Est-ce tout ?

Alors pars ! Au loin ! Et sois maudite !
A l'âme de Néron à jamais interdite !...
Toi qui brises l'espoir qu'il eut en un moment,
Qui t'opposes toujours à son contentement,
Pars ! Ne sois plus que l'eau, que l'ombre fugitive,
Laisse-moi ! Jusqu'au jour où ta face plaintive
Rencontrera mon spectre errant...
Si les dieux ont un spectre !

Enfin, pars ! Voici l'heure
Où s'annoncent la mort de tout ce qui m'apeure
Et mon délivrement...

LA CONSCIENCE

Je ne puis ;
Et te répète encor, si tu n'as pas compris,
Que je suis la conscience aux plaintes éternelles,
Sans pardon pour l'horreur des âmes criminelles,
Dont nul ne se sépare et qui ne quitte pas
Les hommes tourmentés jusques à leur trépas.

NERON

Si ! Car je poursuivrai mes ravages indignes,
Foulant d'un pied vainqueur tout ce que tu désignes,
Le bien et la vertu, comme tout l'univers,
Qui danseront pour moi la danse des Enfers !
Et je t'écraserai sous le poids de tels crimes
Que mes premiers forfaits te paraîtront infimes !
Même, verras-tu mon plus bel achèvement ?
N'auras-tu pas fini ton sourd gémissement ?
Car du monde nouveau la beauté sera telle,
Quand je le remplirai d'une fête cruelle,
Les massacres, les jeux, jamais de sang ni d'ors
N'ayant sous le soleil tant resplendi qu'alors,
Et tout sera si plein du crime qui s'allonge
Que tu n'auras plus qu'à redevenir un songe,
Une voix proférant de vieux mots inconnus
D'un dieu que le remords ne tourmentera plus !

LA CONSCIENCE

Meurs, Néron ! Meurs, plutôt que d'entraîner le monde
Et de t'entraîner, toi, dans la chute profonde !
M'entendre te torture, et toute ma parole
N'est qu'un trop long tourment qui toujours te désole,
Tellement que, sans peur, tu te veux inhumain,
Car c'est pour m'échapper ton unique destin.
Moins qu'humain, plus qu'humain... Tu pourras, dans
[l'ivresse
Sans fin, trouver l'oubli de ma voix qui te presse ;
Qu'il y faudra de larmes et de sang !
Que l'on exécra le hasard de ton rang !
Chacun dans son secret te percera d'injures ;
Des peuples entiers recouvriront d'ordures
Tes œuvres, tes statues et tes temples maudits !